

VICTORY PARK

Alexeï Nikitine

VICTORY PARK

Traduit du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication du présent ouvrage a bénéficié d'un soutien
de la Fondation Leenaards.

Titre original : Victory Park

Copyright © Ad Marginem Press 2014
Agreement via www.nibbe-wiedling.com

© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-446-3

Première partie

PELIKAN ET BAGUILA

Minables magouilles

1

Vilia se réveillait lentement, se dépêtrant péniblement d'un cauchemar matinal tenace, mais il émergea d'un coup et, rejetant la couverture, s'assit. Tout était sombre et silencieux. Il ne se souvenait pas de son rêve et ne comprenait pas où il était. Vilia voyait pour la première fois la chambre où il avait passé la nuit : une énorme armoire polie avec un tas de trucs dessus, un poste de télé sur un petit meuble (un Elektron, apparemment), un tapis bon marché par terre, des portemanteaux et des étagères aux murs. Sur le tapis traînaient ses chaussures, ses jeans et des sous-vêtements féminins quittés à la hâte. Cela sentait la poussière, les vêtements pas lavés. Cela sentait l'appartement mal aimé, mal tenu, la demeure où l'on ne prend pas le temps de vivre, de se faire plaisir, de porter attention aux tendres petits riens qui, s'ils ne sont pas capables de donner un sens à l'existence, peuvent quand même améliorer son morne anonymat. Vilia aimait les petits riens. C'était un maître du détail.

– Micha, dit derrière son dos une voix endormie, tu ne dors plus ?

Micha... Ah oui, bien sûr. Vilia regarda prudemment autour de lui. Un genou un peu dodu et un bras potelé dépassaient

de la couverture. Bras droit, si l'on se fiait à l'alliance. Vilia, pensif, caressa le genou: comment elle s'appelle, déjà ?

– Non, chérie. Et j'ai très envie d'un café.

– Alors fais-en un pour moi aussi. Le café est dans la boîte à côté de la plaque...

Ce n'était pas tout à fait cela que Vilia aurait voulu entendre, mais il ne discuta pas.

– Tout de suite, mon cœur. Sa main glissa doucement sur la hanche lisse et disparut sous la couverture. Un grognement de plaisir sortit de dessous l'oreiller.

– Va faire le café, mon chéri, et reviens vite.

Maintenant elle va raconter à tout le monde que Boïarski¹ lui a apporté le café au lit, ricana Vilia.

Il quitta le divan et enfila en vitesse ses vieux Levi's râpés et, tout en cherchant sa chemise, parcourut encore une fois la pièce du regard. Vilia avait acheté ses jeans l'été dernier. Il en avait obtenu deux paires pour quatre-vingts roubles à un Finlandais de la Forge de Lénine², dans le bar en devises de l'hôtel des Cygnes. Plus tard il avait amorti son achat en refillant, pour un billet de cent, la deuxième paire à Belfast. Et Belfast l'avait revendue pour deux cents roubles sur son « emplacement ». Pour Vilia, la *fartsovka* (le trafic avec les étrangers de passage) n'était pas une occupation régulière, ce n'était qu'occasionnellement qu'il arnaquait des fanas de marques occidentales. Pour Belfast, par contre, c'était son activité principale et bien établie.

Vilia trouva sa chemise Wrangler sur le plancher, dans le coin entre le mur et l'armoire. Elle gisait en tampon dans la poussière, sous un miroir.

Depuis l'enfance Vilia détestait les miroirs, surtout dans la pénombre des appartements vides. Il avait peur du noir, de l'eau et des miroirs. En grandissant il avait plus ou moins réussi à normaliser ses relations avec eux dans les salles et les studios illuminés, mais même maintenant il avait un incontrô-

1. Mikhaïl Boïarski, chanteur et acteur soviétique né en 1949. Le rôle de d'Artagnan dans une adaptation cinématographique des *Trois Mousquetaires* (1978) l'a rendu célèbre. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Entreprise de construction navale.

lable mouvement de recul devant une vitre reflétant l'obscurité. Ensuite, il pouvait se rapprocher de ce miroir de malheur et, en prenant sur soi, il pouvait même s'y regarder. Mais sa première réaction était toujours la même.

Vilia sortit de derrière l'armoire en boutonnant sa chemise et, rassemblant son courage, il essaya d'apercevoir son reflet. Dans la pénombre de la chambre on ne pouvait distinguer que les somptueuses moustaches « boïaresques », bien visibles sur son visage qui n'avait pas encore eu le temps de bronzer.

Dans la pièce voisine l'attendaient les tristes reliefs du repas de la veille. Le pain durcissait, la salade mollissait, les concombres tout ridés se languissaient auprès des tomates défraîchies. Une grosse mouche, lourde et paresseuse, décolla du saucisson sec finlandais, décrivit un cercle au-dessus de la table et se posa sur un reste de hareng. Une bouteille de whisky vide avait roulé près de la porte du balcon. Le cognac et les bonbons n'étaient plus sur la table : Belfast et la copine d'Afrodita les avaient sûrement pris en partant.

Afrodita ! Voilà le nom de celle à qui appartenaient le genou et l'alliance, qui somnolait à côté en attendant son café.

Vilia se coupa une rondelle de saucisson, une deuxième, piqua une olive dans la salade au bout d'une fourchette et alla à la cuisine.

C'était Belfast qui, la veille, l'avait amené dans cette maison. À six heures Vilia avait fini son travail, fermé l'atelier de photo du parc Chevtchenko et pris le boulevard en direction du Krechtchatik¹. Le lilas était en pleine floraison, inondant le parc et les cours attenantes d'un parfum épais et écœurant. Sur les portraits en noir et blanc exposés dans la vitrine de son magasin, les filles souriaient imperceptiblement – à Vilia, à elles-mêmes et à tous ceux qui se trouvaient dans le parc en ce début de soirée. Déjà un air frais venait du Jardin botanique, et tout en haut, au-dessus des toits bruns éclairés par le soleil qui s'éloignait vers l'ouest, les martinets filaient en échangeant des cris. C'était le mois de mai, tel qu'il n'existe qu'à Kiev.

Vilia marchait d'un pas léger. Il ne savait pas de quoi serait faite sa soirée, mais dans le sac de cuir qu'il portait à

1. Le Krechtchatik est la plus grande avenue de Kiev.

l'épaule il y avait une paire de baskets Puma, pointure 36, que les femmes adorent. À l'heure du repas il avait fait la tournée de ses bonnes adresses : l'hôtel du Théâtre, l'Intourist sur la rue Lénine, le Leningrad et l'Ukraine sur le boulevard Chevtchenko. À l'Ukraine il avait eu de la chance : Nina, la surveillante du troisième étage, l'avait conduit à la chambre d'un Allemand de l'Ouest qui lui avait vendu ces baskets pour seulement cinquante roubles. Belfast, Harley ou Alabama lui en donneraient cent roubles sans hésiter, mais si Vilia prenait le temps de chercher lui-même un acheteur, c'est jusqu'à cent soixante-dix roubles qu'il pourrait tirer de ces Puma toutes neuves, blanc et rouge.

Vilia déboucha sur la place de Bessarabie et fit une petite pause en se demandant quelle direction prendre. Le Krechtchatik le salua en faisant flamboyer les fenêtres des derniers étages. Vilia décida d'y voir un signe ; il emprunta le passage souterrain et se retrouva sous les marronniers du côté impair. Sur son passage se retournaient les étudiantes de première année, les femmes fatales trentenaires qui se bousculent toujours dans les rues de Kiev, et leurs compagnons jaloux que les bortchs bien gras et les *lenivye vareniki*¹ ont prématurément fait grossir. Tout le monde se retournait sur lui. Vilia mit ses lunettes de soleil italiennes comme pour se protéger des regards insupportablement curieux. En réalité, et il le savait très bien, c'était quand il portait des lunettes noires que sa ressemblance avec le principal mousquetaire d'Union soviétique atteignait son point culminant.

– Boïarski ! Regarde, c'est Boïarski ! (Les jeunes beautés de Kiev en avaient les genoux qui flanchaient.) Seigneur, c'est bien lui !

Vilia marchait sur l'asphalte du Krechtchatik comme s'il foulait le tapis rouge pour aller chercher un Oscar amplement mérité depuis longtemps ; la seule différence, c'est qu'il ne s'arrêtait pas pour sourire aux caméras ni pour donner des autographes à des fans transportés d'enthousiasme.

Mais le Krechtchatik n'est pas seulement l'endroit où se promener lentement au bras de sa petite amie, avec à la main un cornet dégoulinant de glace crémeuse à dix-neuf kopecks.

1. Sortes de gnocchis au fromage blanc, plat typiquement ukrainien.

Pour beaucoup, c'est l'établi, l'usine, le laminoir – en un mot, c'est un réseau d'*emplacements*. Le premier emplacement – à la sortie du passage souterrain –, Vilia le passait d'habitude sans marquer d'arrêt, filant comme un bus qui va au dépôt. Ici tout était trop visible, trop exposé, c'était presque impossible de se protéger des regards curieux. Le deuxième, par contre – à côté du Michigan –, il ne pouvait pas ne pas s'y arrêter. À peine avait-il dépassé la Rose Bulgare que Vilia aperçut devant lui une silhouette familière. Venia « Moins-sept-dioptries » clignait des yeux si ingénument en essayant de distinguer les martinets dans le ciel de Kiev qu'un acheteur occasionnel n'aurait absolument pas pu soupçonner, dans ce grand escogriffe infantile, le *fartsovchtchik*¹ le plus expérimenté du quartier. On l'avait arrêté des dizaines de fois, mais on l'avait toujours relâché. Était-ce dû à la façon désarmée qu'avait Venia de regarder le lieutenant Jitni dans les yeux et de battre des cils en approchant son crâne dégarni d'éternel bébé confiant de la casquette d'uniforme ? Qui sait, c'était peut-être vrai.

– Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que j'ai comme marchandise aujourd'hui ? Excusez-moi, je ne vois presque rien. Je suis handicapé, je suis malvoyant. J'ai une attestation. Je vous la montre ?

– Je sais, je sais, disait Jitni en l'écartant du geste. Vous voyez mal, citoyen Sokol, mais vous entendez très bien.

La vue et l'ouïe de Venia Sokol étaient excellentes, bien meilleures que celles du lieutenant Jitni. Six ans auparavant il avait quitté le Théâtre du Drame russe et abandonné la scène pour embrasser la carrière de *fartsovchtchik* – et il ne l'avait jamais regretté. Depuis son *emplacement* il pouvait à présent voir son théâtre natal du matin au soir et tous les jours ; si l'envie lui prenait d'y faire un tour et d'assister à n'importe quel spectacle, une place confortable lui était acquise au parterre, juste derrière l'allée. Mais Venia méprisait le Théâtre du Drame russe de Kiev et il n'occupait cette

1. Intermédiaire entre les acheteurs de vêtements occidentaux et les étrangers fournisseurs de ces marchandises. Leur business, la *fartsa* (ou *fartsovka*), était illégal, mais profondément implanté dans la société soviétique, surtout dans les années quatre-vingt.

place que quand des troupes de Moscou ou de Géorgie y venaient en tournée. Il avait vu *Le Cercle de craie caucasien* de Brecht dans la mise en scène de Stouroua autant de fois que le théâtre de Tbilissi l'y avait joué.

« Ce matin, à la porte de l'église, je disais à Georgi Abaschvili : "J'aime les ciels sans nuages." Mais ce que j'aime surtout c'est l'éclair tombant d'un ciel sans nuages. Hé oui¹. »

Les acteurs géorgiens (qui pourtant en avaient assez vu, aussi bien à Tbilissi qu'à Moscou, pour ne plus s'étonner de rien) se rappelèrent longtemps ce beau Kiévien élégant qui, lors du banquet d'adieu, avait offert à chaque homme une bouteille de whisky irlandais et à chaque femme un ensemble de lingerie française. Le plus étonnant était que toutes sans exception avaient reçu des articles à leur taille.

Si, par un caprice invraisemblable, impossible, de sa destinée policière, le lieutenant Jitni s'était retrouvé à ce banquet, il n'aurait tout simplement pas reconnu Venia « Moins-sept-dioptries », ce demi-aveugle qui parlait toujours en zézayant un peu.

Mais il était dit que Vilia n'aurait pas l'occasion d'échanger quelques mots avec Venia ce jour-là. À peine avait-il dépassé le magasin de tissus, à peine les premières gouttes d'eau de la fontaine érigée par les autorités attentionnées en face du Michigan – gouttelettes étincelant au soleil lourdement suspendu au-dessus de l'extrémité opposée de la rue Lénine – étaient-elles venues éclabousser les verres polarisés des lunettes italiennes de Vilia, qu'un type chauve, trapu, pas très grand se précipita et lui coupa le chemin.

– Vous avez pris la bonne route, camarade ! s'exclama théâtralement, en imitant le léger grassement de Lénine, le petit type trapu et chauve, et il étreignit Vilia comme s'il ne l'avait pas vu depuis des années. Et cette route vous conduit à moi.

– Salut, Belfast ! Vilia pensa aux baskets qu'il avait dans son sac et décida de ne pas en parler à Belfast pour l'instant.

Belfast prit le bras de Vilia et l'attira à lui.

– J'espère que tu es libre ? La soirée ne fait que commencer, et bien que les étoiles ne soient pas encore apparues

1. Bertolt Brecht, *Le Cercle de craie caucasien*, traduction d'Armand Jacob et Édouard Pfrimmer (L'Arche, 1960).

dans notre firmament méridional, elles nous prédisent d'ores et déjà une nuit romantique. Tu es prêt ?

En fait il n'y avait rien de bien attirant dans sa proposition. Vilia savait très bien que sa « nuit romantique » n'était rien d'autre qu'une soûlerie de plus avec des pouffasses de la Direction du commerce du Gorispolkom. Ou du Kievlegpichtchesnabsbyt. Ou de l'Oukriouvelirtorg. Ou de l'Oukrinvalidoutorg¹. Comme si cette quantité innombrable de directions, trusts et comptoirs avaient été créés tout spécialement pour ce genre de putes vieillissantes et lubriques. La production des firmes étrangères suivait, en un flot qui s'amoindrissait d'année en année mais n'était pas encore tout à fait tari, le cours envasé de ces canaux administratifs qui sillonnaient le quasi-désert de l'économie socialiste, et le déficit national tanguait. Les mains dodues des dames bureaucrates étaient habiles à ouvrir les bonnes écluses ou à pousser les bons verrous, ce qui fait que certains champs verdoyaient et promettaient de beaux épis alors que d'autres se desséchaient et cessaient de donner des récoltes.

Elles étaient tellement inaccessibles, dans leurs bureaux garnis de meubles laqués standard comportant obligatoirement le Guide suprême sur un mur, de profil, et sur un autre le Secrétaire général, de face ! Avec quel mépris, sous leurs cils à demi baissés, regardaient-elles le visiteur ! Comme elles savaient sourire en exprimant, par le plus léger mouvement de leurs lèvres fardées, les subtiles nuances de l'arrogance bureaucratique et de l'indifférence dégoûtée !

Mais Belfast se jouait de tous leurs bastions imprenables. Il savait comment les prendre, il savait où repérer, dans leurs armures de bureaucrates, les failles imperceptibles au premier regard. Et même celles qui possédaient déjà tout, celles qui étaient habituées à ne manger que dans la main de leur maître et aboyaient furieusement contre tout étranger sans vouloir entendre ni allusions, ni propositions alléchantes, il les vainquait d'un seul nom : Boïarski. Boïarski ! Et aussitôt

1. Organismes étatiques de la RSF d'Ukraine (Conseil municipal, Direction de l'approvisionnement du commerce de détail et d'alimentation de la ville de Kiev, Comptoir de la joaillerie, Chambre de commerce en devises étrangères).

le regard froid de ces salopes fonctionnaires s'animait d'une leur vivante. Et dans leurs sourires affleurait une attention encore un peu méfiante, mais on les sentait prêtes à écouter quelque chose, à aller quelque part, à rencontrer quelqu'un en dehors des murs de leur cabinet laqué. Prêtes à laisser tomber leur cuirasse et à la remplacer par les jolis petits ensembles italiens qu'elles n'avaient pas eu l'occasion de mettre jusque-là.

– Pas possible ! Micha est à Kiev ?...

– Oui, oui, pour deux jours seulement. Une seule soirée et il s'envole. On l'a invité au studio, ils sont en train de discuter un nouveau scénario...

– Formidable, Micha est à Kiev ! Peut-être qu'il voudra bien chanter ?

– Micha, c'est un acteur, quelqu'un de créatif, il ne faut pas l'oublier. Peut-être qu'il chantera, peut-être que non...

Ah, cette imprévisibilité des acteurs, ah, cette incertitude excitante, capable de diversifier si agréablement un morne quotidien où tout est planifié, noté et décidé depuis longtemps : ça, on peut, ça, on ne peut pas, et ça, c'est absolument interdit. Chanter avec Boïarski, chanter : « Hop... Et les tigres sont à tes pieds¹... » Chanter en posant la main sur son épaule, respirant son parfum français – il ne va pas mettre du Chypre², quand même...

Belfast souriait mystérieusement, ne promettait rien, et dans cette absence de promesse il y avait beaucoup plus que s'il leur avait assuré qu'elles chanteraient avec Micha la chanson des *Mousquetaires* ou danseraient avec lui sur *Rock Me After Midnight*.

En fait, entre Vilia et lui tout avait été convenu depuis longtemps et plus d'une fois mis en pratique. Vilia se faisait désirer, arrivait une heure ou une heure et demie après le rendez-vous fixé, quand les dames bureaucrates, un peu lassées d'attendre, avaient eu le temps de s'envoyer un petit verre, accompagné du plus tendre des esturgeons séchés que Belfast avait réussi à extraire des profondeurs de la Direction de l'approvisionnement de la Fluviale, puis un deuxième, avant de passer au caviar.

1. *Le Dresser*, chanson à succès de Mikhaïl Boïarski.

2. Eau de Cologne soviétique bon marché.

Vilia faisait irruption comme un courant d'air frais dans les salons étouffants de leurs immeubles soi-disant « grand standing » – mousseline et velours pour les fenêtres, panne de laine et peluche pour les divans. Il souriait de toutes ses dents blanches, et dès l'entrée, sans prendre le temps de s'asseoir, il buvait, faisait le baisemain aux dames, racontait la dernière histoire drôle, reprenait un verre et, la vodka aidant, répétait en riant les derniers cancons de Saint-Pétersbourg. Puis il s'excusait, étreignait Belfast et se plaignait d'être convoqué en urgence au théâtre, un enregistrement, une séance photos, et disait qu'un taxi l'attendait devant l'entrée de l'immeuble pour le conduire à l'aéroport de Borispol. Et c'était vrai : on pouvait voir par la fenêtre une Volga avec son ruban en damier ; et derrière le pare-brise, en haut et à droite, le voyant jaune brillait d'un air de reproche.

– Faisons au moins une photo, Micha ! Une photo en souvenir !

Et Micha, c'est-à-dire Vilia, ne disait pas non. Avant de s'envoler vers ses lointains magnifiques et inaccessibles, il s'asseyait docilement sur le divan en peluche au beau milieu du parterre (plutôt défraîchi) en petits tailleurs italiens. Vilia souriait de toutes ses dents blanches en serrant délicatement contre lui la croulante cellulite de ses voisines, sentant sur son cou leurs doigts caressants et les diamants froids de leurs bagues, et sur ses joues leur souffle aux relents de vodka, d'esturgeon et de travail bâclé des dentistes locaux.

– Et on va chanter, hein, Micha ? En guise d'adieu ? Celle-là : *Hop...* Le culot des dames grandissait et elles franchissaient la ligne jaune. – On a même une guitare !

Et Vilia leur souriait gentiment mais avec quand même un certain reproche : n'oubliez pas, mes chéries, avec qui vous êtes, ni où m'appellent les trompettes de la renommée. Il n'y avait dans ce sourire ni morgue grossière, ni brutale arrogance, ce que les dames présentes auraient perçu immédiatement. Elles s'y connaissaient mieux que quiconque. Non, il n'y avait que le regret de ne pas pouvoir rester plus longtemps en cette merveilleuse compagnie, et une légère lassitude à l'idée d'être obligé de mener ce genre de vie, trépidante et sans la moindre pause.

Vilia aurait chanté bien volontiers s'il l'avait pu. Belfast aurait trouvé des raisons, des arguments, et il aurait chanté – cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais les talents de Vilia se bornaient à son apparence extérieure. Le photographe moustachu du parc Chevtchenko n'avait pas l'oreille musicale.

Micha prenait congé, le taxi démarrait et disparaissait dans la nuit, et Belfast restait avec les dames suantes et attendries qui lui étaient infiniment reconnaissantes pour ces instants de bonheur rare. Même le fait que Micha n'ait pas chanté jouait en faveur de Belfast. Cela voulait dire qu'elles avaient encore quelque chose à attendre de la vie : Boïarski chanterait pour elles la prochaine fois. Il chanterait, bien obligé ! Il ne s'en tirerait pas comme ça ! Il chanterait *Hop...*, et *Les Fleurs de la ville*. Cela voulait dire « qu'elles connaîtraient encore le bonheur », comme dans sa chanson, cela voulait dire aussi qu'elles auraient encore besoin de Belfast. Cet homme si utile qui avait un ami tellement remarquable.

Le hic, c'est que ces mascarades vespérales ne faisaient pas du tout plaisir à l'ami en question. La duperie sera découverte un jour ou l'autre, c'est clair, et qu'est-ce qui se passera alors ? Non, ils ne sont pas des salauds, ils n'ont soutiré aucun argent aux dames de la fonction publique. Personne ne pourrait démontrer la présence de motifs intéressés dans leur conduite. D'ailleurs, c'est vrai, Vilia n'en avait pas. Mais à chaque fois qu'il imaginait la vengeance possible des femmes qu'ils avaient bernées, il était saisi d'horreur : leurs innocentes distractions pouvaient finir de très désagréable façon. Mais à Belfast, qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Il s'en tirerait toujours. Il dirait : moi, je ne savais rien, c'est ce sale intrigant moustachu qui m'a roulé. Et ensuite Vilia devrait se dépatouiller tout seul.

– Tu sais, vieux (Vilia libéra précautionneusement son bras et s'assit sur un banc sous un marronnier ; Belfast s'installa à côté de lui), ces prestations du genre « manifestations culturelles obligatoires dans les kolkhozes » me fatiguent. Mettons fin à toute cette boïarskinade. Essayons d'être un peu nous-mêmes.

– Vilia, personne ne te comprend mieux que moi. Belfast lui posa paternellement la main sur l'épaule. – Tu sais que je te demande rarement un service personnel. C'est toujours

pour les affaires. Mais aujourd'hui, c'est exceptionnel. C'est peut-être la première fois que je te demande de faire quelque chose pour moi. Alors ? Comme pour un ami. Je leur ai déjà dit que je viendrai avec Boïarski. Elles ne m'ont pas cru, les garces. Eh bien on va leur montrer...

Vilia soupira, comprenant que ce coup-ci, il ne pourrait pas se défilier :

– De qui tu parles ?

– Il y aura une copine avec elle. Et c'est d'accord pour la copine. Ça sera encore plus marrant.

Et Vilia accepta.

Ils étaient allés au marché de Bessarabie ajouter au whisky, au cervelas et au pot de caviar noir (que Belfast avait dans son attaché-case) des harengs et des légumes susceptibles d'agrémenter la soirée de deux femmes d'affaires libérées dans leur conduite et dans leur profession. Vilia n'avait pas eu le temps d'attraper des abricots de Crimée que Belfast, faisant signe à quelqu'un, prit fermement Vilia par le bras et l'entraîna dans le local du contrôle sanitaire. Tricotant vivement de ses jambes courtaudes, un petit moustachu en tablier blanc y apporta aussitôt un ananas et un régime de bananes. D'un air dégoûté, Belfast tâta les fruits du doigt et se contenta d'un petit signe de tête. Puis un autre type, tout aussi court sur pattes et moustachu, apporta à Belfast une bouteille de fine Napoléon, une de champagne de Crimée et une boîte de chocolats « Soirées de Kiev ».

Dix minutes plus tard, la Lada de Belfast quittait déjà la rue Kirov et tournait dans l'allée Petrovskaja puis, roulant sur le pont du Métro, dépassait les stations Hydropark et Rive Gauche, tournait devant le quartier du Komsomol¹ et s'arrêtait devant un immeuble de onze étages construit en arc de cercle.

Vilia sortit de la voiture et regarda autour de lui.

– Mais nous sommes presque chez moi ! Voilà le parc de la Victoire, c'est ici que je faisais ma *fartsovka*, je travaillais pour Alabama, et là-bas c'est la station de métro Darnitsa. On est

1. Le Komsomol est l'organisation de la Jeunesse communiste. Ses membres (les komsomols) ont de quatorze à vingt-neuf ans.

à vingt minutes à pied de mon wigwam – cinq minutes en voiture. Et l'école 204 est juste à côté. Tu sais, Belfast, j'ai quitté l'école 204 il y a sept ans. Et on dit que depuis, je n'ai pas tellement changé. Sauf que je n'avais pas de moustache. Dans ce quartier, n'importe quelle traînée me connaît. Je le dis et je te le répète, pas question que je ramène Boïarski par ici.

Belfast lui tapota l'épaule et, prenant les achats à pleins bras, il se dirigea vers l'entrée.

– Vilia, te fais pas de bile. Viens vite, les filles vont refroidir. Bannis tes craintes. Elle vient de Lituanie. Elle s'appelle Afrodita. Elle ne connaît personne ici. Elle a peut-être des doutes, mais elle est comme toutes les femmes, elle croit au miracle et elle attend la visite de Boïarski. Alors faisons ce miracle pour elle, c'est tellement simple !

Belfast avait raison. Comme toujours, d'ailleurs. Le léger doute qui se dissimulait derrière les premiers sourires aimables d'Afrodita et de Lena, son amie plus âgée, se dissipa immédiatement, dès que les bananes et l'ananas furent exposés sur la table du salon et qu'une bouteille de scotch, un saucisson fabriqué en Finlande et du caviar noir eurent rejoint la fine Napoléon. Depuis la fabrication de cette table, jamais des produits d'un luxe aussi féérique ne s'y étaient trouvés réunis en telle quantité. Et si par hasard les filles, prudentes, avaient remarqué que la ressemblance extérieure entre leur hôte et leur acteur préféré n'était pas absolue, ses cadeaux parlaient d'eux-mêmes, et en sa faveur. Qui d'autre pouvait faire apparaître tout cela dans un petit deux-pièces de Kiev, à la limite de la ville, près du bois ?

– Les filles ! commanda Belfast avec autorité. Coupez le pain, le hareng, et les salades que vous avez cachées quelque part, sortez-les. Ce n'était pas certain que nous viendrions, mais vous avez quand même bien préparé une ou deux salades, non ? Micha a du temps – surtout pour vous, c'est sûr – mais pas beaucoup. Il a un taxi commandé pour dix heures, un avion à prendre, et demain l'Artiste Émérite de Russie est attendu au théâtre Lensoviet. De plus, l'artiste a faim. Il a passé la journée à voir les gueules des bureaucrates aux studios Dovjenko. Alors, dépêchez-vous ! Le temps tra-

vaille contre nous ; mais pour nous, il y a quoi ? Pour nous, il y a l'amour !

Belfast était un homme intelligent, un homme à succès, mais il lui arrivait souvent de ne pas percevoir la limite entre un pathos de bon aloi et une vulgarité déplacée. C'est peut-être justement parce qu'il ne se perdait pas dans ce genre de détails qu'il avait du succès.

Elena, l'amie d'Afrodita, bondit à la cuisine après le discours de Belfast. C'est tout juste si son visage ukrainien, tout rond, était assez grand pour contenir ses yeux sensationnels.

– Oh, Dita, c'est Boïarski, le vrai Boïarski ! Et moi qui n'y croyais pas. Quelle gourde !

Afrodita approuva d'un air confus, sans cesser de trancher les concombres d'un geste rapide.

– Oui, moi non plus je n'y croyais pas. Prends les œufs durs dans le frigo. Et le pot de mayonnaise.

Laissant les dames mettre le couvert, Vilia et Belfast sortirent sur le balcon. En bas il y avait une cour tranquille telle qu'il y en a tant à Kiev, pleine d'une verdure qui n'avait pas encore eu le temps de se dessécher ni de déflorir sous l'ardent soleil d'été. À l'ombre des tours de quinze étages mûrissaient paisiblement des abricots et des cerises, les enfants criaient, les concierges arrosaient l'asphalte avec des tuyaux.

– Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Belfast en tirant un paquet de cigarettes Iava, fabriquées à Moscou.

– Afrodita est très jolie, évidemment, sourit Vilia qui regardait cette cour familière. Elena, elle, c'est une vraie beauté ; elle n'a plus vingt ans, c'est sûr. Mais tu sais, moi j'ai toujours eu peur de ce genre de femmes. Elle a très certainement un mari accroché dans son armoire. Elle le décroche quand elle en a envie, et après elle le remet dans la naphtaline. Bien sûr, beaucoup d'hommes courent après ces femmes-là.

Belfast éclata de rire.

– Très bien, tu n'as qu'à bosser deux petites heures, et ensuite je me débrouillerai. Je te revaudrai ça, mon petit Vilia.

– Ça va, ça va, protesta Vilia.

Cette soirée-là aurait pu se dérouler selon le programme ordinaire mis au point pendant des mois si la rencontre n'avait pas eu ce caractère impromptu. Vilia ne se sentait pas aussi responsable que d'habitude et se détendit ; après les deux

verres de whisky figurant au programme il s'en permit un troisième, et pour accompagner le tendre hareng, l'étonnante salade préparée par les mains caressantes d'Afrodita, il en but un quatrième. Afrodita et son amie Elena (il s'avéra qu'elle non plus n'était pas de Kiev, elle était venue de la région de Donetsk quelques années auparavant et habitait ici, tout près, avec sa mère, son mari et sa fille) s'étaient si confortablement installées de part et d'autre de Vilia que ses bras de mousquetaire, d'eux-mêmes, les avaient solidement étreintes et ne laissaient ni l'une, ni l'autre rejoindre Belfast resté tout seul. Vilia était tout prêt à libérer Elena quand elle voudrait et à la restituer à son compère (qui faisait grise mine), mais elle ne bougeait pas ; quant à Dita, pressée contre lui de toute sa cuisse chaude et grassouillette, et qui, c'est vrai, sentait le doux lilas (parfumerie Dzintars, Riga), Vilia n'avait aucune intention de la laisser partir. Il avait vite oublié qu'ils étaient venus ici parce que Belfast voulait faire plus ample connaissance avec Dita, qu'il venait de rencontrer. La seule chose dont Vilia avait peur, c'était d'oublier qu'il était toujours Boïarski.

Belfast en voulait un peu à Vilia, mais il comprenait que la situation était délicate et il patientait. Belfast attendait l'arrivée du taxi qui emporterait Vilia à dix heures – pas à l'aéroport naturellement, mais chez lui, ou ailleurs s'il voulait, en le laissant seul avec les filles. Alors sonnerait son heure de gloire. L'heure du vrai maître de cette fête.

Qui aurait pu prévoir qu'en Vilia l'ivresse réveillerait le hussard et le mousquetaire, qu'à l'arrivée du taxi il ne voudrait pas en entendre parler, et qu'il refuserait catégoriquement d'aller où que ce soit !

– Je suis si bien avec vous, les filles ! disait Vilia qui plissait béatement les paupières en finissant le whisky pour se mettre à la fine Napoléon. Je ne bougerai pas d'ici. Qu'est-ce que j'en ai à faire, de ces photos, enregistrements, Lensoviet, quand je vous ai, vous, quand je suis en si merveilleuse compagnie !

– Ah ! (Elena sursauta comme si elle venait de gagner une voiture.) Micha reste !

La réaction d'Afrodita ne fut pas aussi impétueuse – c'était sans doute un effet de son placide tempérament lituanien,

mais la pression reconnaissante de sa main disait à Vilia ce qu'elle pensait de sa décision.

Abasourdi, Belfast faisait les yeux ronds.

– Micha, qu'est-ce qui te prend ! Ton avion ! Tu as oublié ? Ton a-vion ! pour Le-nin-grad ! Allons, dépêche-toi ! Tu vas te faire virer en moins de deux ! D'émérite tu passeras à parasite ! Il s'était souvenu de cette vieille blague. Il se leva pour aider Vilia à sortir de table, à aller jusqu'à l'ascenseur et se volatiliser dans la chaude nuit de Kiev.

– Ça, alors ! s'indigna Elena en barrant la route à Belfast. Ça te va bien, de gâcher la fête à tout le monde ! Pas la peine de le forcer, personne ne va virer Micha. S'il était capitaine, comme certains (Elena fit un clin d'œil à Dita), ce serait risqué. Mais lui, c'est un mousquetaire ! On ne vire pas un mousquetaire.

– Non, on ne peut que le tuer, dit Belfast.

Contre toute attente, il ne la contredit pas. Le travail lui avait appris à supporter les coups légers du destin et à éviter les gros. Il ajouta :

– Donc Micha reste ! C'est parfait ! Alors on va chanter. Chante-nous quelque chose, Micha !

– Ça, c'est déjà mieux, approuva Elena. Micha, chante-nous celle-là : *Hop... Et les tigres sont à tes pieds...*

– Il y a une guitare dans cette maison ? Belfast poursuivait son travail de sape. Le taxi était encore devant l'entrée, il pensait que s'il faisait pression sur Vilia ce dernier finirait par battre en retraite en lui abandonnant le champ de cette bataille imprévue.

Il n'y avait pas de guitare, mais Vilia releva le défi.

– D'accord, on chante...

Il se leva du divan d'un geste résolu mais chancela, et sans l'épaule prévenante de Dita il aurait très bien pu se retrouver par terre. Il répéta en s'appuyant lourdement sur Afrodita :

– On chante, mais alors doucement. Très, très doucement. Celle-là : *Sous les ai-ai-ailes de l'a-vion-on-on...*

– L'Artiste du Peuple de Russie est fatigué, constata tristement Elena. Il n'ira pas plus loin que ce divan, alors, Leningrad, pensez donc....

– L'Artiste Émérite, rectifia Belfast avec zèle, et il se dit que Vilia entendrait encore longtemps parler de cette soirée.

Bon, Elena, puisque c'est comme ça je vais renvoyer le taxi ; et je peux te reconduire chez toi. Il est tard et j'ai ma voiture.

Elena haussa les épaules :

– C'est pas loin, je peux même rentrer à pied.

Mais elle ne refusa pas la proposition.

On coucha Vilia dans l'autre pièce. Pendant un certain temps il y eut des voix dans le salon, quelqu'un téléphonait. Puis ce fut le bruit de l'ascenseur qui descendait et tout se tut. Vilia attendit encore une minute et entrouvrit la porte. La lumière du salon était éteinte mais de l'eau coulait dans la cuisine. Dita faisait la vaisselle.

Vilia s'approcha silencieusement d'elle par-derrière, l'enlaça et, la chatouillant un peu avec ses moustaches, dit :

– Je ne suis peut-être pas Artiste du Peuple, mais je ne joue pas trop mal les ivrognes, non ?

– Pas trop mal !

Afrodita, surprise, avait sursauté, mais ensuite elle se mit à rire doucement, et Vilia distingua enfin dans ses intonations le léger accent lituanien qui lui avait manqué toute la soirée. Sans finir la vaisselle, Afrodita ferma le robinet et se retourna vers Vilia.

– Pas mal, mais pas très bien non plus. J'avais deviné.

Vilia la serra plus fort et voulut lui demander si elle avait deviné encore autre chose, mais il décida de ne pas tenter le sort une fois de trop. Le sort, aujourd'hui, lui était clément, et pour l'instant cela lui suffisait.

2

Le soleil s'était élevé au-dessus du toit plat du magasin Le Monde des enfants encore en construction et inondait la cuisine de sa vive lumière, confirmant impitoyablement ce que Vilia avait cru deviner : les habitants de cet appartement n'aimaient pas leur logement, et dans l'ensemble ils ne jouissaient guère de la vie – manque de don ou manque de possibilité. Et pourtant, toute son expérience lui clamait haut et fort qu'Afrodita, cette Afrodita à moitié endormie qui attendait dans la chambre son café du matin et qui l'attendait, lui, était prête à faire beaucoup pour que la vie soit pleine

de joie, pleine à ras bord, pour s'y ébrouer comme dans une piscine sous la caresse d'un soleil d'été, ayant tout oublié et sans craindre de faire des vagues. Elle ne serait sans doute pas vraiment affectée en apprenant que son nouvel ami n'était pas l'Artiste Émérite de Russie Boïarski mais un photographe ordinaire d'un studio du parc Chevtchenko. Que ferait-elle du vrai Boïarski, en définitive ? Elle le rencontrerait au mieux deux fois par an – si elle était assez naïve pour penser qu'ils se reverraient un jour. Alors que Vilia, lui, serait ici, toujours sous la main, toujours libre. Si elle aussi était libre de le rencontrer, évidemment.

Vilia mit sur le gaz la cassolette pour le café turc et parcourut la cuisine du regard en cherchant le sucre. Pas de sucre. Il farfouilla dans les tiroirs, ouvrit un placard au-dessus de l'évier, un autre, toujours sans résultat. Le troisième, fixé au mur opposé, n'était visiblement pas destiné aux provisions mais Vilia, méticuleux, l'inspecta quand même ; il n'y avait pas de sucre non plus. Mais il y trouva une casquette de milicien.

Tiens, tiens, notre Afrodita est un flic ! Son premier réflexe fut d'éclater de rire ; cette découverte ne lui causait aucun déplaisir. C'était assez piquant, il y voyait une légère ironie du destin. Vilia n'avait pas encore eu de femme portant épau-lettes, c'était la première. Mais ensuite il lui vint une autre idée qui le fit redescendre sur terre. Il prit la casquette et comprit qu'il s'était trompé. Dita ne pouvait pas avoir 58 de tour de tête. C'était un homme qui portait cette casquette, pas très soigneux à en juger par son intérieur graisseux ; et si on regardait de plus près la tache luisante qui se trouvait à l'endroit où le fond devait toucher son crâne, il avait en plus une légère calvitie. Une alliance, un uniforme de milicien dans l'appartement... Tout ceci demandait de la prudence et de la réflexion.

L'appartement mal tenu où l'avait amené Belfast la veille ressemblait bien à l'appartement d'un flic. Pas d'un flic sybarite, d'un policier de la route bien nourri ni d'un lieutenant-colonel loti de quelque tranquille sinécure dans le ministère de l'Intérieur d'Ukraine, mais d'un fouineur de la Sûreté qui travaille trente heures par jour et qui, même pendant son sommeil, trace les schémas des réseaux criminels, enchaîne mission sur mission et ne pense à rentrer chez lui que lorsque

la femme de ménage vient fermer son bureau à clef. Et ne se souvient de sa femme qu'en franchissant le seuil de son appartement. Mais même un flic comme ça, ou plutôt justement un flic comme ça, Vilia ne voulait pas le rencontrer dans cette cuisine déserte avec son évier plein d'une vaisselle sale et accusatrice.

C'est pourquoi, ayant versé le café bouillant et sans sucre dans les tasses, Vilia décida de changer ses plans pour l'heure à venir. Il devait se tirer de cet appartement sous n'importe quel prétexte. Prendre le numéro de téléphone de Dita, promettre de l'appeler quand il serait à Kiev et fichier le camp tout de suite...

Mais à peine fut-il entré dans la chambre que Vilia faillit renoncer à cette idée, la seule juste et raisonnable dans sa position. Afrodita, déjà réveillée mais se prélassant dans le lit en attendant son retour, était terriblement séduisante. La couverture, comme par hasard (mais bien sûr ce n'était pas du tout un hasard), couvrait Dita de telle façon que Vilia se souvint immédiatement des seins d'Afrodita dans ses mains cette nuit-là, du doux contact de ses jambes sur ses flancs, des mouvements impérieux de ses lèvres et de sa langue.

– Le café ! s'exclama Dita, toute contente, se tournant sur le côté et se dévoilant tout entière pour un bref instant. Ensuite elle s'assit sur le lit en s'entortillant tant bien que mal dans la couverture, mais de telle façon que si son corps un peu dodu était bien recouvert, rien n'était en fait vraiment caché. Elle prit enfin la tasse des mains de Vilia qui restait debout devant elle, ne sachant ni où fourrer ses mains, ni où poser la tasse.

Il avala d'un coup le café qui avait déjà eu le temps de tiédir et trouva enfin en lui la force de refuser tout ce que Dita venait de lui proposer avec tant d'éloquence, bien qu'elle n'ait pas dit un mot. Détournant les yeux de son petit visage chagriné, il dit qu'il devait se dépêcher, que puisqu'il n'avait pas pris le vol du soir il était absolument obligé de prendre celui du matin pour lequel il était déjà en retard, qu'il téléphonerait à la première occasion si Dita lui donnait son numéro de téléphone, qu'ils se verraient dès qu'il reviendrait à Kiev, que maintenant pour lui Kiev, c'était elle, Dita, et qu'il lui chanterait sans faute *Hop...*, *Les Fleurs de la ville* et tout ce

qu'elle voudrait. Vilia dut faire bref et parler vite, sinon Dita, si elle avait été plus entreprenante, aurait pu le réduire au silence d'un seul long baiser et lui faire abandonner sa ferme décision.

Elle nota son numéro sur une page arrachée à un carnet qui se trouvait là. Elle enfila sa robe de la veille et l'accompagna jusqu'au seuil. Elle lui donna un léger baiser d'adieu, ferma la porte, resta longtemps à le regarder par le judas pendant qu'il attendait l'ascenseur, encore tout étonnée: c'est pas vrai, Boïarski est là debout sur notre palier et attend notre ascenseur. Exactement comme nous, comme nous le faisons tous les matins. Tout ce qui s'était passé précédemment, Afrodita n'était pas encore prête à y penser.

Enfin la porte s'ouvrit devant Vilia et il agita sa main pour lui dire adieu, comme s'il savait qu'elle était restée à le regarder par l'œilleton.

Au rez-de-chaussée, en sortant de l'ascenseur, Vilia se heurta à un grand type blond et baraqué, au crâne légèrement dégarni; il avait l'impression de le connaître vaguement sans pouvoir se rappeler où et quand il l'avait vu. Mais Ionas Boutenas (un officier supérieur de sécurité à la BK^hSS¹ qui revenait d'une mission à Vilnius deux jours plus tôt que prévu) reconnut Vilia. Pas tout de suite, mais il se souvint de lui parce que le photographe était dans le collimateur de son service, comme tous les traficoteurs en contact avec des étrangers. On ne peut pas dire que le capitaine Boutenas fut vraiment surpris de cette rencontre, mais elle l'intrigua.

1. Police chargée de lutter contre les atteintes aux biens et la spéculation.

La force magique du design

1

L'air était saturé des senteurs du bois tout proche, de l'asphalte mouillé qu'on venait de laver, de l'odeur de ce matin de mai qui prenait des forces. Si Pelikan avait décidé qu'il devait passer, comme d'habitude, sa journée à l'université, s'il avait pris d'abord le tramway en direction de la place de Leningrad, puis le bus 14, au bout de trois ou quatre stations il aurait vu sans surprise le soleil s'élever au-dessus des cheminées et des tours de refroidissement des usines de la gigantesque zone industrielle au nord-est de la ville. En ces heures matinales, les contours du soleil semblaient toujours incertains et délavés dans le flot des émanations brûlantes qui jaillissaient vers le ciel.

Mais ici, dans le quartier du Komsomol, le proche voisinage de la grande chimie ne se faisait presque pas sentir. Sauf les jours où le vent d'est se faisait plus insistant : alors l'âpre odeur de l'anhydride sulfureux se mêlait aux aromates des lilas et des acacias en fleurs. C'est lui qui décolorait imperceptiblement les roses grenat plantées au pied des immeubles de quatre étages par des habitants diligents, c'est lui qui faisait larmoyer les enfants dans les bacs à sable et s'étouffer les petits vieux somnolents derrière leurs journaux, secoués par une toux encore plus déchirante que d'habitude.

Pelikan aurait dû aller à l'université, au moins parce que d'après le calendrier affiché depuis une semaine au tableau près du décanat, c'était justement aujourd'hui que son groupe passait un test de maths-physique.

Bien sûr, là n'était pas le problème. Il aurait, vite et sans difficulté, obtenu la mention qu'il fallait de la part du professeur Lipatov, cette crème d'homme. D'ailleurs, il l'obtiendrait. Demain, après-demain, la semaine prochaine. N'importe quand ! Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui Lipatov est le cadet de ses soucis, parce qu'aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'Ira ! Et Pelikan n'a toujours pas de cadeau pour elle. Ni d'argent pour le cadeau !

Voilà pourquoi, en sortant de chez lui, il ne se dirigea pas vers la station de tram, mais vers le parc. Il passa par les cours et longea la brasserie Le Kazbek qui n'avait pas encore ouvert et déboucha sur la rue Boïtchenko. Là, près du Gastronom¹, sur une longue buse métallique un peu enfoncée dans la terre, étaient déjà posés, comme des pigeons sur le rebord d'un balcon, des individus souffrant d'une sourde gueule de bois. L'attente serait longue jusqu'à onze heures, mais en compagnie de leurs semblables, des martyrs qui comprenaient la signification évidente de chaque soupir et le sens caché de chaque grimace de leur voisin, ils se sentaient mieux qu'en compagnie de leurs acariâtres épouses qui branchaient d'avance leurs éternels moulins à récriminations sans même attendre que les victimes de la vodka soient bien réveillées.

De temps en temps ils envoyaient un émissaire dans le magasin, tantôt auprès de Liouba, tantôt auprès de Katia, ces déesses des harengs marinés et souveraines des chocolats Kachtan, pour leur soutirer, au prix de remarques flatteuses ou de promesses mensongères, ne serait-ce qu'une bouteille pour tous. Comme ça ils pourraient tenir jusqu'à onze heures. Mais Liouba et Katia restaient aussi inflexibles et hautaines que des princesses égyptiennes, et aussi impitoyables que les Amazones d'Hérodote. Les émissaires revenaient l'un après l'autre, dépités, les mains vides et crachant agressivement en direction des distributeurs automatiques, hors service, d'eau gazeuse.

1. Magasin d'alimentation.

Un vent de mécontentement populaire et de libre-pensée enflait près des murs du Gastronom, mais les pulsations douloureuses aux tempes et aux fronts des soiffards l'empêchaient de prendre de la hauteur, brisaient son élan.

– Salopes, rageait le peuple, ayant à l'esprit Katia et Liouba, ainsi que le directeur du Gastronom Solomon Izraëlevitch, dont les vieux habitants du quartier se souvenaient comme d'un mince adolescent timide portant des lunettes rondes et un costume croisé trop grand de deux tailles ; alors, vingt ans plus tard, ils continuaient à l'appeler Sioma.

– Foutues salopes ! Le peuple continuait à s'indigner, il s'adressait maintenant à la direction de la chaîne des magasins Gastronom et à tout le système soviétique d'approvisionnement qui ne permettait pas au simple citoyen de prendre son rince-cochon quand il en avait besoin, au lieu d'attendre, dans la souffrance, les onze heures permises par l'article 361 du Conseil des ministres d'URSS. Comme si eux, là-bas, au Conseil des ministres, ils attendaient onze heures et ne buvaient pas quand leur organisme l'exigeait !

– Connards de merde, concluait le peuple, cette fois à l'adresse de tout le Conseil des ministres avec son Présidium, sans oublier le Comité central du Parti avec son Politburo léniniste.

Ayant dit ce qu'il avait sur le cœur, le peuple se figeait, sans force, sur la froide conduite métallique, les visages tendus vers le soleil qui montait lentement entre les murs préfabriqués des immeubles de huit étages.

Pelikan passa devant ces éclopés et entra dans le Gastronom pour boire un café. Là piétinait déjà, déroulant dans la salle ses anneaux bariolés, la file des mêmes braillards et de leurs mamans hystériques qui attendaient le camion de livraison.

L'attente du camion est un rituel, un acte chamanique collectif comme ceux qui font venir la pluie ou détournent du kolkhoze une invasion de criquets. Ce camion, il faut l'invoquer, l'arracher aux instances supérieures et pour cela ne jamais cesser d'expliquer aux voisines de la queue et – par ce biais – aux divinités du commerce soviétique à quel point une mère de famille a besoin, précisément aujourd'hui, de côtelettes de porc et de fromage dit « de Hollande », de fromage blanc, de lait et d'œufs. Mais il ne faut pas demander

n'importe quoi ; si les acheteuses demandent tout à l'avance sans réfléchir, elles risquent de ne rien recevoir du tout. Il faut se renseigner auprès des gens fiables, savoir ce qu'apportera le camion, et c'est de ça qu'il faut parler, c'est cet *assortiment*-là qu'il faut essayer d'arracher au destin, en assurant au chauffeur un itinéraire fiable à travers les cours et le détournant des autres magasins, des dangers et des pièges qui guettent la précieuse charge.

Ce matin-là on attendait du saucisson cuit et des cervelas ; on promettait même du beurre à trente-quatre kopecks, mais les ménagères ne savaient pas quand viendrait le camion ni même s'il viendrait aujourd'hui, et à toutes les questions Liouba et Katia ne répondaient que par un haussement d'épaules. Liouba était énervée et agressive ; Katia, majestueuse.

– Bonjour, Haltère ! Fais-moi un café turc à vingt-huit kopecks, demanda Pelikan à Liouba qui, maussade, évitait son regard.

– Tu commences par un café turc, et puis après ça sera une bouteille de gnôle ? Pour le faire passer ? proféra Liouba-Haltère du ton de quelqu'un à qui on ne la fait pas, et qui ne répond pas à une provocation à vingt-huit kopecks. Ils avaient été à l'école ensemble, Pelikan et elle, les huit premières années. Ensuite Pelikan était entré à l'école physico-mathématique, et Liouba au lycée technique, section commerciale. L'école ne lui avait rien donné, sauf son surnom, « Haltère ».

Katia, la deuxième vendeuse, sortit de l'arrière-magasin. Elle écarta doucement Haltère, puis s'accoua au comptoir avec un grand sourire caressant et mit son somptueux décolleté sous le nez de Pelikan.

– Allons, Liouba, qu'est-ce que tu as à agresser les gens dès le matin ? C'est Pelikan, voyons ! Qu'est-ce que tu veux comme café, Pelikan ?

– S'il te plaît, ma petite Katia, un irish coffee avec du whisky et de la crème.

Le sourire de Katia se fit plus large encore.

– Je t'adore ! D'où on le sortirait, ton irish coffee ? Tu t'es trompé de boutique.

Pelikan regarda autour de lui. La file d'attente enflait à vue d'œil, soupirant bruyamment devant les étalages vides. La femme de ménage, de son balai-serpillière, poussait paresseu-

sement une flaque brune sur le sol en aggloméré de marbre. Derrière la vitrine, on voyait se pointer les gueules cafardeuses des alcoolos.

– Je me suis trompé de pays, oui. Katia, donne-moi un café turc ordinaire.

Katia fit longtemps bouillir le café ; elle souriait, ses yeux dans les yeux de Pelikan. Puis, sans vérifier, elle lança les kopecks dans la caisse et lui tendit la tasse (rouge avec de gros pois blancs), avec son même sourire enjôleur.

– Attention, c’est brûlant ! À propos, la maman d’Ira s’est encore fait raccompagner par un Jules la nuit dernière. Dans une Lada toute neuve. Où est-ce qu’elle les trouve ? Si seulement elle m’en refilait un.

– Demande-lui donc, au lieu de tenir le registre de qui a amené qui, où et quand.

Katia avait vingt-huit ans, elle habitait sur le même palier qu’Ira, leurs appartements étaient mitoyens. Katia avait fichu son mari à la porte un an plus tôt – coups, hurlements, elle avait flanqué au bas de l’escalier son costume, sa veste de peau de mouton et son poste de télé. Le poste avait été le dernier argument, un argument de poids. Le mari avait compris que puisque les choses avaient dégénéré jusqu’au téléviseur, il n’était vraiment plus le bienvenu ici ; et il n’était plus revenu. Depuis lors Katia se cherchait un nouveau mec. Elle n’avait pas de visées sur Pelikan. La deuxième raison, c’était que Katia savait qu’il était amoureux d’Ira, mais ça ne l’aurait pas gênée si Pelikan lui avait convenu. Or Pelikan ne convenait pas à Katia. Il était encore jeune et ne gagnerait vraiment de l’argent que dans une dizaine d’années, pas avant. Et ça, c’était la première raison. Katia avait une fille de huit mois ; la vie passait comme au cinéma, mais Katia n’était pas dans le film. À tout hasard elle maintenait des relations avec Pelikan, à coups de demi-allusions et de regards langoureux, on ne sait jamais comment ça peut tourner. Mais Katia elle-même ne croyait guère à ce genre de revirement imprévu.

– Quel registre, Pelikan ? Il y a encore eu un scandale ce matin, toute la maison a entendu. Fiodorsanytch¹ a commencé

1. Le prénom et le patronyme Fiodor Alexandrovitch se contractent dans la langue courante en Fiodor Sanytch, puis plaisamment en Fiodorsanytch.

par déclamer des classiques, puis il a sangloté dans la salle de bains.

– Y a-t-il un endroit où il n'ait pas sangloté ? Cuisine, salle de bains, balcon, cour, sur le banc dans la cour, et même au parc sur la grande roue. Pour lui le monde entier est un théâtre, et lui, c'est le seul et unique acteur tragique. Tous les autres sont des spectateurs. Au fait, tu seras au parc, ce soir ? C'est l'anniversaire d'Ira aujourd'hui.

– Ce n'est pas bien de se moquer d'une femme seule. C'est trop tard pour moi de frétiller dans les marais avec votre bande. Ce qu'il me faudrait, c'est quelqu'un qui me reconduise chez moi en voiture. Ira, je lui ai déjà souhaité son anniversaire ce matin. Elle était toute chaude, tout endormie, bonne à croquer, et tu la voudrais bien comme ça, hein ? Mais tu ne peux pas.

– Tu sais, je ne suis pas un dragon, je ne me nourris pas des jeunes vierges des cités-dortoirs. Par contre, grâce à ton café, je commence à me réveiller. Bon, on se reverra aujourd'hui.

– Peu probable, remarqua Katia dans le dos de Pelikan qui sortait du Gastronom. S'il avait commencé à se réveiller, il aurait vu que la maman d'Ira, il n'y a pas mieux comme traînée. Et son Ira prend le même chemin. Elle en fera voir, à tous. Elle a déjà commencé.

– Ira, Ira pas, il l'aura dans le baba, répondit Haltère, indifférente, et elle partit dans l'arrière-magasin.

2

Tandis que Pelikan buvait son café, une bousculade naquit brusquement, spontanément, près de l'entrée du Gastronom. Les ménagères qui avaient déjà leur rang dans la queue avaient décidé qu'elles devaient attendre le camion, bien sûr, mais que les enfants avaient besoin de respirer l'air frais du matin sur le perron du magasin. Les mamans ne voulaient pas s'éloigner beaucoup, la situation dans la queue exigeait qu'elles aient l'œil, mais elles ne pouvaient pas non plus quitter la jeune génération du regard. Entretemps arrivaient de nouvelles dames, et certaines avaient aussi des enfants. Elles essayaient de pénétrer dans le magasin le plus vite pos-

sible, mais elles en étaient empêchées par les vétéranes de la queue, par la cohue sur le perron qui compliquait l'accès aux portes vitrées assez étroites, et simplement par l'amour du prochain. Dans la bousculade, des enfants commencèrent à pleurer, tout de suite imités par d'autres enfants qui ne participaient pas à la mêlée mais voulaient à toute force y entrer, alors les femmes se lancèrent dans une engueulade furieuse. Les malheureux soiffards, sur leur conduite métallique, essayaient de les calmer en déversant sur elles des tombereaux d'obscénités expressives et dégrisantes. Mais les Amazones firent aussitôt front commun contre les alcooliques et se levèrent pour défendre la moralité des enfants mineurs. Pelikan comprit que la matinée au Gastronom était finie ; la journée de travail avait commencé. Il se faufila tant bien que mal entre les rangs serrés des belligérants en pleine joute verbale, fit une percée vers les distributeurs de soda, et de là déboucha dans l'espace libre de la rue Boïtchenko.

Son humeur, qui n'était déjà pas si brillante avant, s'était définitivement gâtée après sa conversation avec Katia et Haltère. Rien de spécial n'avait été dit, apparemment, mais Pelikan n'arrivait plus à accepter l'idée que c'était aujourd'hui l'anniversaire d'Ira et que non seulement il n'avait pas de cadeau pour elle, mais pas même d'argent pour un cadeau. Que pouvait-il y avoir de pire ?...

3

La rue Boïtchenko n'est plus depuis longtemps l'artère principale du quartier du Komsomol. Mais il y a une quinzaine d'années (quand on commençait tout juste à apporter sur la rue Malychko les blocs de béton préfabriqués destinés aux futurs grands magasins et supermarchés, quand on pouvait encore cueillir des bolets sur les bas-côtés du boulevard de Darnitski), la rue Boïtchenko était l'élément principal de la vie de Pelikan. Il la prenait pour revenir de l'école. Alors cette rue, toute droite et sans caprices, se mettait à faire des méandres invraisemblables, amenant Pelikan soit à la Montagne-aux-Loups, où, obéissant à la force réactionnelle, des bouteilles garnies de carbure de calcium s'élançaient vers

le ciel, soit à la section *expérimentale* de la voie du tramway, près du cinéma Le Contemporain, où des douilles de petit calibre, remplies de soufre raclé sur la tête des allumettes, étaient posées sur les rails et explosaient au passage des roues.

Cette vie facile des cités modestes aurait pu durer toutes les dix années de scolarité ; mais après la huitième Pelikan et son ami Baguila réussirent les examens d'entrée à l'école physico-mathématique. Ce fut sa première décision indépendante, et celle qui étonna le plus ses parents.

Trois générations de Pelikan avaient étudié l'histoire et l'avaient enseignée à leurs étudiants, passant chaque été en expéditions. Tout ce qui était intéressant se passait sur le terrain ; la vie à Kiev était consacrée à exploiter les données et à préparer les nouvelles campagnes. Les parents de Pelikan s'étaient rencontrés au milieu des années soixante dans des fouilles près de Tchernigov, sur les bords de la Desna, et ce que le garçon ferait quand il serait grand était évident pour tout le monde.

Pendant toute son enfance Pelikan avait volontiers confirmé les suppositions des amis de la famille : oui, il voulait être archéologue. La bibliothèque familiale était principalement constituée de livres d'histoire ; sans trop savoir si les livres qui lui tombaient sous la main étaient ou non pour les enfants, il les lisait tous à la file.

Sur les étagères, épaule contre épaule, figuraient les travaux de son arrière-grand-père, le privat-docent Pelikan, et de son grand-père, le professeur rouge Pelikan. Ils travaillaient sur la même période : la révolte de Bohdan Khmelnytsky, mais, comme l'écolier Pelikan le comprit soudain, ils soutenaient deux positions ennemies et se combattaient furieusement dans les pages des revues et des monographies. Cela n'avait d'ailleurs réussi ni au privat-docent, ni au professeur : l'un fut arrêté en 1934, l'autre fusillé en 1938.

Le père de Pelikan avait choisi une époque plus lointaine et plus tranquille : celle des principautés médiévales. Mais même dans cette paisible baie qui nourrissait plusieurs centaines de savants carassins, un brochet du Parti donnait de temps en temps un coup de queue, ouvrait sa gueule dentue, et les carassins de taille moyenne, épouvantés, le prenaient pour un crocodile. Alors les visages de ses parents blêmissaient,

et dans la cuisine, derrière la porte fermée, on discutait les tactiques complexes des reculs et des concessions. Il fallait battre en retraite de telle façon qu'il soit possible, ensuite, de revenir ; céder sur des points de détail, pas sur l'essentiel, et essayer de jeter un voile sur cet essentiel pour le conserver malgré tout. Si on y arrivait, bien sûr. Et si on n'y arrivait pas, si on ne réussissait pas à garder la lettre, il fallait au moins préserver l'esprit de la vérité. *Pour cette interprétation de notre passé lointain – Merci à la Patrie et à ses historiens¹ !*

Quand la période était calme, les parents de Pelikan plaisantaient sur l'étrange particularité de la science historique nationale ; Pelikan riait avec eux des fines plaisanteries que seuls les initiés pouvaient comprendre et de cette chanson de Galitch, leur préférée. Mais quand Baguila lui dit qu'il avait résolu d'entrer dans l'école physico-mathématique et de quitter la n° 204, chroniquement léthargique, Pelikan décida d'aller avec lui. Un travail devait donner un résultat exact et définitif. Il ne voulait plus faire de l'histoire.

4

En face du magasin La Luciole Pelikan tomba sur un personnage falot qui, à quatre pattes, déboucha brusquement des buissons sur l'asphalte du trottoir.

– Kolia, Kolia, Kolia, bredouilla à toute vitesse le personnage et, rentrant sa tête chauve et bosselée dans les épaules, il regarda Pelikan d'un air effrayé.

– Kolia ! Pelikan reconnut l'idiot du quartier. – Qu'est-ce que tu faisais dans les buissons ?

– Les fleurs. Kolia se remit rapidement debout et eut un sourire heureux. Les manches de son vieux veston et son pantalon bleu marine distendu aux genoux étaient maculés de terre noire. Kolia serrait dans ses mains sales une tulipe à peine cueillie mais déjà tout abîmée.

Kolia aimait les fleurs. Même l'hiver il traînait toujours avec lui une quelconque plante sans vie, qui se fanait à mort dans ses mains raides et bleuies de froid.

1. Tiré d'une chanson d'Alexandre Galitch.

– Partons d’ici, sinon tu vas finir par prendre des gnons, avec ta botanique.

– Partons, acquiesça Kolia aussitôt. J’en veux pas, des gnons. Pas de ça.

Ils arrivèrent ensemble dans la rue Iounost et, laissant derrière eux l’école n° 204, dépassant le restaurant Olympiade-80 avec sa mosaïque représentant quatre Grecs musculeux qui couraient pieds nus vers la flamme olympique, ils se dirigèrent vers le parc – le grand Pelikan maigre et blond et le petit Kolia au crâne chauve et bosselé.

Kolia marchait vite, il avait une démarche d’oiseau et regardait tout le temps derrière lui d’un air inquiet. Il avait passé la majeure partie de sa vie à l’hôpital, et quand on le relâchait il voyageait dans le métro. Il entra dans un wagon sans rien dire, une fleur serrée dans une main et dans l’autre un bout de carton sale sur lequel était écrit avec de l’encre qui avait bavé : « salut je t’ai vu je m’appelle kolia ». Il souriait doucement, ne regardait personne, ne disait pas un mot ; il passait de la première porte du wagon à la dernière, du premier wagon de la rame au dernier. Il ne demandait jamais d’argent et ne comprenait pas pourquoi on lui en donnait.

Pelikan connaissait Kolia depuis l’enfance et ne pouvait déjà plus se rappeler quand il avait vu pour la première fois sa silhouette maigre et voûtée – c’était il y a longtemps. Dans les petites classes de l’école n° 204 on disait que si on rencontrait Kolia avant les cours, c’était signe qu’on aurait une mauvaise note. Personne ne pouvait dire ce qui arrivait quand on le rencontrait après.

Kolia n’avait presque pas changé ; il avait seulement davantage de bosses et de cicatrices sur sa tête chauve. Sans doute était-ce à l’hôpital qu’on le battait, parce que dans le quartier du Komsomol tout le monde le connaissait et personne ne lui faisait de mal. Une seule fois Pelikan avait vu une bande de gamins pousser Kolia dans le lac derrière le parc et lui jeter des pierres et des mottes de boue. C’était l’été dernier. Pelikan et Baguila s’apprêtaient à aller, à bicyclette, prendre un bain de soleil sur la Dessionka. Ils avaient chassé les gamins qui harcelaient Kolia, l’avaient tiré du lac tant bien que mal et, lui sacrifiant la Dessionka, ils avaient attendu qu’il sèche.

Depuis, Kolia n'avait pas oublié Pelikan et se réjouissait à sa manière quand il le rencontrait.

Ils parcoururent ensemble tout le boulevard de Darnitski jusqu'à la rue Jmatchenko, et là ils aperçurent Vilia qui venait de l'hôtel Bratislava. Vilia marchait vite, la tête haut dressée. Il regardait au-dessus de Kolia et de Pelikan, au-dessus des pins pas très grands qui séparaient le parc et les restes du vieux marécage des immeubles résidentiels du Komsomol.

– Le moustachu, dit doucement Kolia et il se déplaça prudemment pour que Pelikan se trouve entre lui et Vilia qui s'approchait à grands pas décidés. Il s'était visiblement passé quelque chose entre eux jadis qui poussait le prudent Kolia à se tenir au large. Mais Pelikan ne fit pas attention à la manœuvre de Kolia. Il regardait Vilia en pensant que c'était exactement l'homme qu'il cherchait. Non, ce n'était pas possible qu'ici, près du parc, pratiquement à la limite de la ville, au moment où il avait besoin d'un cadeau pour Ira, il rencontre le seul *fartsovchtchik* qu'il connaissait bien et depuis longtemps, et que cela ne mène à rien. Cela n'arrive jamais. Le doigt du destin ne peut pas désigner le vide.

– Salut, Pelikan ! Vilia les avait enfin remarqués et leur fit signe. Tu as déjà passé tes exams ?

– Non. Je n'ai même pas commencé.

– Et que peux-tu dire pour ta défense ?

– Seulement que c'est aujourd'hui l'anniversaire d'Ira, la fille du deuxième immeuble, et que je n'ai pas de cadeau.

Le regard de Vilia, resté distrait et rêveur depuis sa séparation d'avec Afrodita, redevint immédiatement avisé.

– Tu as besoin d'un cadeau, Pelikan ? Eh bien regarde-moi ça ! Il jeta son sac directement sur l'asphalte du trottoir, s'accroupit à côté et en tira des baskets pour femme. – Ça te va ?

Dans sa vie de tous les jours Pelikan n'éprouvait aucun frisson particulier devant les belles frusques, et puis l'agitation fatigante qui précédait toujours l'acquisition d'un truc pas trop moche le privait, à son avis, d'une bonne partie de son charme. Mais devant les baskets que Vilia avait sorties du sac enchanté posé sur l'asphalte, Pelikan n'avait plus son habituel regard critique : il avait les yeux d'une gamine d'un préfabriqué de quatre étages de la rue Iounost. Et ces baskets

étaient magnifiques ! Des Puma rouges, presque ponceau, taille 36, avec d'épaisses semelles blanches, moelleuses, sur lesquelles, à côté de l'inscription *Puma*, était imprimé, saisi au vol, le félin sauvage en train de bondir. Une bande de cuir blanc, recourbée et amincie vers le talon, courait sur le nubuck rouge, et au-dessus d'elle, près des lacets, un peu en relief, il y avait la griffe avec écrit en blanc *Puma California*. Au-dessus des lettres s'élevait la même silhouette légère du félin.

Même Pelikan qui ne connaissait rien au design des vêtements de sport vit à quel point ces Puma étaient différentes des Adidas ordinaires des années soixante-dix, piratées non seulement par des fabricants débrouillards mais par la pesante industrie soviétique. Ces baskets étaient le cadeau idéal, il ne fallait pas les laisser passer.

– Alors, tu les prends ? Vilia remballa les baskets, ferma son sac et regarda autour de lui. Faire le *fartsovchtchik* ici était impossible, ce n'était pas son secteur. Le parc était le territoire d'Alabama. Ils n'étaient pas dans le parc, ils étaient de l'autre côté de la rue, mais ça ne pourrait pas lui servir d'excuse en cas de problème. Vilia n'avait pas à proprement parler de secteur à lui, depuis qu'il avait quitté Alabama il travaillait en indépendant, donc il devait remettre sa marchandise à quelqu'un. Ou la vendre chez lui. D'habitude Vilia travaillait avec Belfast, mais puisqu'il se trouvait dans le parc il aurait pu passer par Alabama. Mais pas la donner directement à l'acheteur.

– Je les prends, bien sûr, dit trop vite, imprudemment, Pelikan.

Pourtant il ne s'en tirait pas trop mal quand il fallait marchander ; quiconque est né près du marché du Bois en est capable. Proposer un prix deux fois moindre que le vrai, avoir un sourire méprisant quand le marchand, blémissant, essaie de le faire remonter, prétendre que la marchandise n'a aucun intérêt, que tu l'as prise en main par pure curiosité, interrompre le vendeur au milieu d'un mot et s'éloigner... Pelikan aurait pu utiliser l'assortiment de ces procédés un peu primitifs qu'il avait assimilés depuis l'enfance, mais ici cela lui aurait semblé ridicule et idiot. Ces Puma, il les lui fallait, et Vilia le comprenait très bien.

– Moi aussi je les prends, dit brusquement Kolia dans le dos de Pelikan. Vilia éclata de rire, mais son regard s'assombrit et devint mauvais.

– On va organiser les enchères, ici même, au bord du chemin. Près du parc.

Sans faire la moindre pause, sans attendre de réponse ni de Pelikan, ni de Kolia, il hurla brusquement :

– Fous le camp d'ici, maudit demeuré !

Kolia se recroquevilla, effrayé, mais ne recula que d'un pas et essaya de se cacher de nouveau derrière Pelikan. Vilia saisit un bâton et le leva, les yeux féroce­ment écarquillés. Kolia fit un bond en arrière, perdit l'équilibre, tomba, se releva comme il put et s'enfuit lourdement vers la forêt.

– Qu'est-ce qui te prend ? s'affligea Pelikan. Il est tout à fait inoffensif.

– Il m'a mis les flics aux fesses, un jour. Je sais bien qu'il ne l'a pas fait exprès, c'est juste par bêtise, mais qu'est-ce que ça change pour moi, hein ? On dit bien que quand on le rencontre, ça porte la poisse.

– Arrête avec ça, voyons ! Pelikan s'étonnait à part lui de voir à quel point les superstitions enfantines étaient ancrées et durables.

– Dès que je le vois, je le chasse. C'est ce que j'aurais dû faire maintenant, mais j'ai faibli. J'ai eu une de ces nuits, Pelikan...

Vilia retroussa sa moustache et fronça les sourcils, mais s'interrompit de lui-même.

– Bon, ce n'est vraiment pas le moment de faire de la poésie. Faut que j'aïlle travailler. Je pensais pouvoir passer chez moi en coup de vent, mais je n'ai plus le temps. Je me suis mis en retard avec vous deux. Alors ? Tu prends les baskets ?

Pelikan haussa les épaules :

– Annonce un prix, au moins. Partons, je t'accompagne jusqu'au Bratislava.

– Oh, le prix... Vilia se retourna et repartit dans la direction d'où il était venu un quart d'heure plus tôt. Pelikan le suivit.

– Eh bien, en fait, j'en voulais cent soixante-dix. Pour toi je peux faire une ristourne de vingt-cinq. Cent quarante-cinq. Bon... on arrondit à cent quarante. C'est la dernière limite, Pelikan, je ne peux pas descendre plus bas.

– Cent quarante ? Pelikan était déconcerté. Son principal revenu était sa bourse d’enseignement supérieur : cinquante-cinq roubles par mois. Il devait la recevoir la semaine prochaine.

– Avec Alabama tu ne les aurais pas à moins de deux cents, dit Vilia en lui tapotant l’épaule.

– Compris. Habitué à penser de façon ordonnée, Pelikan décomposa immédiatement la situation en ses divers éléments. – J’ai besoin de ces tatanes, et je les prends. Il me les faut aujourd’hui : demain, ce sera trop tard. Mais je n’ai pas d’argent. C’est-à-dire, pas sur moi. Alors on fait comme ça : tu me donnes les tatanes, ce soir je t’apporte la moitié du fric, et la deuxième moitié la semaine prochaine. J’aurai ma bourse.

Pelikan ne savait pas où il prendrait la deuxième moitié, et encore moins comment il trouverait la première en une seule journée, mais il ne pouvait pas laisser filer Vilia.

Vilia s’arrêta brusquement.

– Tu sais, Pelikan, j’ai fait une erreur. Ce n’est pas cet idiot que j’aurais dû chasser, c’est toi. Ou vous deux. Et si moi, maintenant, l’esprit malade et la mémoire embrumée, j’accepte ta proposition, c’est moi qu’il faudra chasser. Et c’est à moi qu’il faudra balancer des glands pourris dans le dos, avec une fronde, pour m’achever. Tu as compris ?

– Compris. Pelikan hocha la tête, détourna les yeux.

– Parce que nous avons joué dans le même bac à sable, toi et moi, je suis prêt à attendre jusqu’à quatre heures de l’après-midi. À quatre heures, appelle-moi au studio et dis-moi si tu as l’argent ou non. Si oui, on se donne rendez-vous à six heures dans le parc sous la grande roue. Tu m’apporteras toute la somme, pas la moitié, pas les deux tiers, mais la totalité des cent quarante roubles, et alors je te donnerai les Puma. Sinon, tu auras épuisé ton crédit confiance chez moi. D’accord ?

– D’accord. Je te téléphonerai à quatre heures. Qu’aurait pu répondre d’autre Pelikan ?

Vilia fit un geste d’adieu, quitta la rue et emprunta, entre deux immeubles de onze étages, un passage étroit qui menait à une cour. Il avait choisi le meilleur raccourci vers la station de métro Darnitsa.

« Il faudra dire à Vilia qu'il ressemble à Boïarski de façon indécente. Ou c'est moi qui ai cette impression ? » pensa Pelikan. Il traversa le chemin et s'enfonça dans le parc.

Il avait sept roubles, de quoi tenir jusqu'à sa bourse. Il pouvait demander un billet de dix à ses parents, et même l'obtenir s'il arrivait à expliquer de façon convaincante pourquoi il avait besoin de ce billet surnuméraire. Ils n'auraient pas donné plus, de toute façon. Mais où trouver cent quarante roubles dans la journée, Pelikan n'en savait rien. Pour l'instant cela ne l'affectait pas. Il y avait seulement une demi-heure, il n'avait ni l'argent, ni la moindre idée de cadeau: et à présent il était au clair en ce qui concerne le deuxième point. Il ne restait plus que le premier. On pouvait considérer que la moitié de l'affaire était résolue. Pelikan voulait réfléchir calmement à la situation et décider où prendre l'argent. Pour l'instant, seules deux variantes lui venaient à l'esprit: il pouvait les emprunter ou les gagner. Mais jusqu'à présent il n'avait jamais eu l'occasion de gagner cent quarante roubles en une journée, et Pelikan doutait d'y arriver justement aujourd'hui.

Il passa Le Contemporain, un triste sarcophage de béton qui rassemblait pour les fêtes les pionniers des écoles avoisinantes et tous les autres jours les *gens de plus de trente ans*, il traversa l'allée centrale du parc et se dirigea vers les attractions. Il restait une vingtaine de minutes avant dix heures, les lieux de débauche étaient fermés et seule la porte de la caisse près de la grande roue était ouverte. À côté, le rouquin Serioja Belkine fumait en se chauffant au soleil de mai. C'était un ancien de l'Afghanistan, réformé pour blessure. Il arrivait le premier au parc, et du matin au soir il bricolait sur le mécanisme de l'attraction cyclopéenne. Belkine était employé à la maintenance. Il passait ses journées à tourner dans sa roue, et si son nom de famille n'avait pas confirmé son lien direct avec l'écureuil (*belka* en russe), les visiteurs du parc lui auraient quand même donné ce surnom sans demander son avis ni à Serioja, ni à la bestiole. Deux grosses incisives jaunâtres et une tignasse d'un roux éclatant accentuaient la ressemblance.

Après qu'un fragment de pale d'hélicoptère lui avait emporté le tiers de sa boîte crânienne lors d'un crash, les médecins lui avaient interdit de fumer, le prévenant d'un